

Préface de monsieur Thierry Labussière

Conservateur du domaine de Villarceaux

De la belle Anne de Lenclos, le public ne garde généralement que l'image floue d'une courtisane de haut vol, un peu écervelée, et dont l'itinéraire ne conduirait qu'à la galanterie, aux plaisirs mondains et insouciantes...

En fait, le public ne sait pas grand-chose de cette grande figure du Grand Siècle... Curieusement snobée par les historiens, les écrivains, les réalisateurs et même délaissée par les femmes elles-mêmes, alors qu'elle anticipait, par la liberté de sa vie, de ses mœurs et de son esprit, les combats à venir.

Anne de Lenclos est généralement réduite au rôle d'agréable passe-temps des hommes, de préférence puissants ou célèbres, de son temps.

Or, ce sont souvent les hommes qui furent les passe-temps de Ninon de Lenclos et vouloir la réduire à cette image d'Épinal, c'est faire fi des richesses et des atouts de cette femme qui fut tout à la fois aventurière, intellectuelle amoureuse des lettres et des sciences, écrivaine, musicienne, femme politique, épicurienne et bien sûr une figure exceptionnelle au XVII^e siècle de la liberté individuelle, tantôt choquante ou fascinante, dans un temps où la femme n'existait que pour assurer la descendance des hommes et la bonne tenue du foyer. Elle paiera, souvent chèrement, cette liberté revendiquée.

Madeleine Arnold-Tétard, dans cette belle biographie romancée, vient nous prendre par la main et nous permet de partir à la rencontre et à la découverte – ou redécouverte – de cette figure attachante

et délicate du XVII^e siècle, de son enfance à sa mort en passant par son apogée lorsque, véritable reine incontestée de Paris, elle vivait adulée et entourée, figure incontournable du Paris de Louis XIV, comme le ferait une star aujourd'hui.

Nous accompagnons Ninon, au fil des pages de ces Mémoires imaginaires, foisonnants de personnages, d'aventures, d'intrigues, de rencontres, dans une époque riche en événements – de la fronde des Princes à l'éclat du soleil de Louis XIV – petits ou grands !

Au fil de ces pages, et sous la plume experte de Madeleine Arnold-Tétard, nous découvrons une Ninon qui se livre avec une fraîcheur et une spontanéité troublantes. Elle nous parle, par-delà les siècles, dans une belle langue ressuscitée par l'auteur, de la vie d'une femme qui aime et qui engage, courageusement, des combats contre les hypocrisies de son temps et les faux dévots, chers à son ami Molière.

Madeleine Arnold-Tétard évoque avec verve et un brio incontestable, les salons qui sont ces lieux, si parisiens, où, aux dires du poète Scarron « l'on assassine avec la langue... », les amants de Ninon, traités fort cruellement quelquefois par notre héroïne, ses amours (ce ne sont pas toujours les mêmes), ses voyages, ses rencontres et ses amis, si nombreux et auxquels elle restera si fidèle : Fontenelle, Madeleine de Scudéry, Molière, Lully, La Fontaine, Saint-Évremond, Scarron et sa femme, Françoise d'Aubigné, qui connaîtra elle aussi un destin fabuleux, les frères Perrault, le marquis de Sévigné et son épouse, La Rochefoucauld ou le grand Condé... La liste de celles et ceux qui fréquentaient son salon semble inépuisable et le sentiment vient au lecteur qu'il est en train de tourner les pages d'une histoire de France intime, qui serait racontée par Ninon.

Fidèle en amitié et fort changeante en amour, pleine d'esprit et de vivacité, taquine et riieuse mais dénuée de toute méchanceté, on s'étonnait déjà de son vivant que personne ne puisse dire du mal d'elle...

Les pages que Madeleine Arnold-Tétard consacre à la passion qui unit un temps le beau Louis de Mornay, marquis de Villarceaux,

avec Ninon, sont des plus tendres et des plus attachantes (mais sans doute suis-je partial !).

Cet amour, qui fera d'elle une mère, traversera sa vie, comme un bonheur simple et intense, assombri toutefois par la jalousie, compréhensible, de Madame de Mornay, l'épouse légitime, si souvent délaissée et humiliée par ce mari volage.

Le domaine de Villarceaux garde le souvenir précieux de ces amours cachés au fond du Vexin français, dans un vieux château baigné par les eaux courantes des multiples sources qui emplissent encore les bassins et les canaux. Cadre rêvé pour vivre des amours – presque – clandestines qui, quelques siècles plus tard, alimentent encore les rêveries de tous ceux qui, comme Madeleine Arnold-Tétard, aiment les histoires qui s'entrelacent, s'épousent, se séparent et se retrouvent, se heurtent mais finissent par forger la trame de la grande Histoire, peuplée de personnages d'exception...

Grâce lui soit donc rendue d'avoir réussi le pari difficile de faire revivre, à travers cet ouvrage, avec son talent et sa passion habituels, la figure attachante et riche de l'une des femmes les plus injustement méconnues du XVII^e siècle : Anne de Lenclos.

Après ce voyage dans le temps en compagnie de Ninon, après l'avoir côtoyée si intimement, vous vous surprendrez, la dernière page tournée, à vous dire : « j'aurais aimé la connaître pour être de ses ami(e)s ! »

Pour Ninon de Lenclos, c'est cela l'éternité !

Pour l'auteur, c'est un hommage rendu à son talent par son lecteur ou sa lectrice !

A vous, maintenant, d'en faire la belle expérience avec « *Notre Dame des Amours* ».

Thierry Labussière,
Conservateur du domaine de Villarceaux

Introduction

Que d'encre fit couler la belle Ninon de Lenclos !

Le nombre d'ouvrage parus afin de conter sa vie, le dernier n'étant d'ailleurs pas le moins documenté (1) apportant une nouvelle facette sur la naissance, la vie et la mort de cette héroïne du XVII^e siècle, il m'est apparu que la faire « parler » elle-même de sa vie serait à bon escient pour refléter la véritable destinée de celle qui fut surnommée « *Notre Dame des Amours* ». Elle restera sa vie durant une athée convaincue et réputée ne pouvant, décevantement, prétendre à cette appellation, sans en offenser l'unique et céleste Notre Dame, mais qu'importe, elle fut bien la « reine des Amours ».

C'est donc à l'histoire véritable de « Ninon de Lenclos », narrée de sa plume souvent critique pour elle-même, nous contant avec forces détails la destinée qu'elle eut, que je vous convie bien volontiers. Vous y retrouverez l'atmosphère de son époque, ses intrigues d'alcôves, celles engendrées également par ses contemporains et sa course éperdue vers le bonheur. Vous ferez connaissance de tous ses amants, bien sûr, frémirez avec elle pour l'amour de sa vie en la personne de Louis de Mornay, marquis de Villarceaux. Enfin, vous retrouverez tous ceux qui furent ses amis et amies, sa famille, avec en toile de fond, ce qu'elle sera toute sa vie : une artiste douée,

(1) Michel Vergé-Franceschi, *Ninon de Lenclos libertine du Grand Siècle*, éditions Payot & Rivages.

musicienne accomplie, dont on s'arrachait les récitals, une femme de cœur, une amante aimant passionnément l'amour, mais aussi une mère veillant secrètement à la destinée d'un fils adoré tout comme elle avait tant chéri le père de ce dernier.

Bonne lecture en compagnie de « *Notre Dame des Amours* ».

Madeleine Arnold-Tétard

Mars 2015

Chapitre 1

Mon enfance

Depuis plusieurs instants, je ne cesse de gratter chacune des cordes de mon instrument de douleur... Mes doigts, si petits, si graciles, en restent gonflés. Mes ongles, abîmés eux aussi, griffent chaque cordelle afin d'en faire émerger quelques sons formant cette mélodie que, depuis des heures, je m'évertue à assimiler.

Gaultier, mon professeur, me regarde. Me trouve-t-il jolie ou voit-il la peine que je prends à tenter de faire pénétrer dans ma pauvre tête cette mélodie difficile ? Petite chose recroquevillée sur ce siège, bien trop grand pour moi, recouvert d'un damas fleuri, au centre duquel, il me semble que je parais être l'une de ces fleurs épanouies formant le décor ; je crois qu'il se trouve plutôt attendri. Henri de Lenclos, mon père, à nos côtés, joue parallèlement de ce luth que je tente de maîtriser, désormais presque aussi bien que lui.

— Les leçons, clame-t-il, portent leur fruit.

Bientôt, d'après mes deux mentors, je serai à même de jouer seule, sans aide, sans même regarder la partition. Je sens apparaître un sourire aux coins des lèvres de père. Il est heureux que je sois enfin parvenue à aligner ces arpèges particulièrement difficiles, aussi voluptueusement qu'il y arrive lui-même.

Je suis âgée, de ce moment, d'environ cinq à six ans, d'après ce qu'il m'en a dit et ne connais, de mon entour, que ce quartier miséreux où ma mère passe pour une bigote. Mon père n'est pas très souvent à nos côtés, sauf pour mes leçons. C'est un être assez

brutal mais qui m'adore, et réciproquement. Nous vivotons tant bien que mal, mère et moi, car il ne se soucie guère de nos attentes. Je sais déjà, pourtant, que ces leçons me permettront d'émerger de ma médiocrité. Nous en fréquentons du beau monde, tant ici, dans ce grand Paris, qu'à Anet lorsqu'on l'on m'emmène chez ma tante où toute ma parentèle maternelle se réunit, dans cette vaste campagne normande, pendant l'été. Ceci me semble immuable et normal depuis que je suis en âge de comprendre ce qui se passe en ce monde. L'on m'a laissé ouïr que je suis la troisième fille d'une fratrie ayant déjà perdu deux des siens, une sœur et mon frère aîné : Charles, mort depuis quelques années avant que je ne naisse. Je n'ai donc connu ni ma sœur ni mon frère m'ayant précédée.

Je me conforte, désormais, d'être la fille unique de ce couple, disparate, bien trop souvent séparé. Ils sont mes seuls repères dans ce grand Paris. Henri de Lenclos, ce père volage, je sais qu'on le dit bretteur, spadassin, criminel, joueur, trompant sans vergogne Barbe-Marie de la Marche, ma pauvre mère. Père, je l'ai compris très trop, se trouve engagé à la solde de ceux payant le mieux. Bien souvent, il se trouve pourchassé par les gardes du roi. Parfois, je comprends aussi, qu'à ses yeux, étant une fille et non ce garçon qu'il aurait souhaité lui succéder, je ne possède que cette volonté farouche que je m'évertue de perpétuer pour lui, pour lui faire honneur : notre amour réciproque de la musique. Il m'aime, à sa manière, j'en suis persuadée. Père, nous le constatons, joue divinement du luth, depuis fort longtemps, grâce aux leçons de ce Gaultier l'Ancien, luthiste de renom ayant formé lui-même son fils qui, à son tour, me donne ses leçons. Il veut que je puisse enfin jouer seule ou accompagner ma mère, chanteuse de talent, devant l'aréopage de gentes dames et de beaux messieurs dans les salons les plus huppés du Marais où elle me conduit très souvent, fière de ma petite personne mais surtout de la sienne.

Henri de Lenclos a épousé ma mère, Barbe-Marie de la Marche, m'a-t-on dit il y a beau temps, en 1615. La famille de ma mère, quant à elle, se cantonne donc aux alentours d'Anet et dans cette ville même, aux portes de la Normandie, où les siens se trouvent au

service de César de Bourbon-Vendôme, fils de feu Henri le Quatrième et de la belle Gabrielle d'Estrées et frère de la duchesse d'Elbeuf. César, duc de Vendôme et de bien d'autres lieux, est un prince considérablement admiré à Anet. Je n'ose jamais le regarder en face. Il me fait grand peur mais je l'aime bien et me réjouis toujours de venir séjourner dans ce domaine si grandiose, ce qui me change considérablement du Marais. Mon père, quant à lui, demeure le plus souvent dans le sillage de ce dernier, au point d'avoir épousé ma mère qui lui a plu et qu'il a connue, car gravitant à Anet auprès du beau-frère de ce duc... Mère a deux sœurs : Nicole de la Marche, ayant épousé Quentin Le Conte dont elle a deux enfants, qui sont mes aînés car à l'époque de ces faits, je ne suis pas encore née. La seconde, Madeleine, s'est mariée à Pierre Abra de Raconis dont le grand-père, venu du Piémont, s'est retiré à Sedan chez les La Marck, princes de Sedan étant calvinistes comme eux, mais n'ayant aucune affinité avec cet autre éponyme famille du Nord. Le frère de Pierre, Charles François Abra de Raconis fait déjà une très belle carrière auprès de Richelieu, prédicateur ordinaire du roi et de la reine ; il a été nommé, par ailleurs, évêque de Lavour. Lorsque j'ai fait sa connaissance, je me suis prise d'affection pour lui et je l'appelais d'ailleurs, depuis mon enfance : « mon oncle de Lavour ». De là, viendra sans doute la légende que ma mère se disait être une Abra de Raconis d'Orléans, alors qu'elle n'était, en fait, que la simple belle-sœur de ce monseigneur de Lavour. Mes parents vivaient donc la plupart du temps à Paris, paroisse Saint-Gervais, puis ensuite, nous déménagerons pour la paroisse Saint-Jean-en-Grève, et enfin, près du couvent des Minimes de la place Royale, rue des Trois-Pavillons au numéro 5.

Je grandis donc, tributaire de tous ces déménagements mais, bien souvent, on me conduisait chez ma tante paternelle, la baronne de Montaigu, près de Loches, ainsi, qu'également, en alternance, chez ma tante maternelle, madame Abra de Raconis à Anet. Mon oncle et ma tante de Raconis seront omniprésents pour moi, je dois bien le reconnaître. C'est donc auprès d'une grande et belle famille, oncles, tantes, cousins, cousines, que je fais mes premières armes de séduc-

tion. Mes cousines ont été mariées très jeunes, comme Marguerite qui, à moins de douze années, épouse Michel de la Brune, un écuyer, capitaine d'une compagnie d'infanterie entretenue par le roi. Je ne l'envie guère mais, tout ce faste entourant ces journées de noces, m'éblouit, tout comme celui déployé pour celles de Véronique de la Marche, mon autre cousine, mariée à Étienne de Vialard, seigneur d'Orvilliers. Anet sera donc, tout au moins dans la grande première partie de ma vie, un fort ancrage géographique familial. Mes parents, établis paroisse Saint-Gervais, je l'ai souligné, avaient donc eu un premier fils, prénommé Charles, dont le parrain n'était autre que Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf, le maître de mon père. Je bénéficierai donc d'un immense réseau relationnel où nous comptons les Rouville, et surtout Saint-Évremond, qui restera à mes côtés, tout au moins en pensées, sans doute jusqu'à sa mort. Bien d'autres personnalités, encore, me feront l'honneur de me fréquenter.

Enfant ballotée entre divers foyers, séjours, fréquentations, j'acquies cependant, au contact de mon père, un immense talent de musicienne. Je danse également, ne demandant qu'à m'améliorer au fil de mes prestations. J'égrène, toujours avec délice, à la demande de nos hôtes, quelques anciens lais ou quelques odes mélancoliques. Il paraît que ma voix est mélodieuse, tout en harmonie, s'accompagnant de ces notes sortant de mon instrument chéri. Serais-je bientôt l'une de ces femmes admirées pour leur talent, une nouvelle grande artiste comme mon père me l'a prédit ? Ma mère m'a juré, nous l'avons vu, de m'introduire auprès de ses voisines, toutes dames de qualité, en leurs ruelles privées, où les meilleures représentantes de la noblesse se feront une joie de venir m'admirer jouer et m'ouïr chanter... Elle me promet tellement de choses... Il est vrai que maman prétend descendre de la plus réputée des noblesses et s'en fait toute une auréole, prenant ses désirs pour des réalités. Elle proclame, à qui veut bien l'entendre, être une Abra de Raconis alliée aux meilleures familles normandes, ayant épousé, ajoute-t-elle comme s'il s'agissait d'un personnage médiocre, et pour s'en excuser, ce hobereau de campagne portant le nom de son fief « de